



HAL
open science

Les poilus bretons et le pinard: mythe et réalité

Thierry Fillaut

► **To cite this version:**

Thierry Fillaut. Les poilus bretons et le pinard: mythe et réalité. La grande Guerre des Bretons. Vécu(s), expérience(s), mémoire(s), 1914-2014, May 2014, Rennes / saint-Cyr-Coetquidan, France. hal-00991713

HAL Id: hal-00991713

<https://hal.science/hal-00991713>

Submitted on 11 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thierry FILLAUT

Professeur d'histoire contemporaine,

Laboratoire d'études et de recherche en sociologie (Labers, EA 3149), équipe Lorient

Université de Bretagne Sud.

Colloque « La Grande Guerre des Bretons », 14 mai 2014

Les poilus bretons et le pinard : mythe et réalité

Évoquer le boire des poilus au Front n'est pas chose si aisée, notamment lorsqu'il s'agit d'aborder la question du vin. Le pinard souffre en effet d'une image contrastée, largement construite durant l'Entre-deux-guerres : pour les uns, il aura « largement concouru, à sa manière, à la Victoire¹ » ; pour d'autres, il aura contribué « à entretenir un appétit maladif contracté au front par des hommes souvent restés très sobres jusque-là² ». L'évocation de l'alcoolisation des combattants devient plus difficile encore lorsqu'il s'agit de traiter du cas des Bretons. D'une part, parce que ceux-ci traînent derrière eux une réputation déjà bien établie avant la Guerre de soiffards et de *quarts à trous* (ivrognes) et que l'image du « poilu breton de 1914-1918, souvent “mauvaise tête” et trop ami du “pinard”³ » semble acquise au sortir du conflit. D'autre part, parce que les distributions de vin et d'eau-de-vie ont souvent été incriminées pour expliquer la forte croissance de l'alcoolisme en Bretagne au XX^e siècle.

Cent ans plus tard, il est difficile pour l'historien de saisir précisément la place qu'occupait le vin dans le quotidien des combattants. Pour ce faire, croiser les regards et confronter les sources de toute nature (des mémoires d'anciens combattants à la presse viticole et médicale en passant par la chanson et l'image ou par les textes officiels et les débats politiques et scientifiques) s'impose. Situer l'alcoolisation de guerre dans un avant et un après sans lesquels celle-ci ne peut se comprendre est tout autant nécessaire pour éviter l'anachronisme qui guette toute lecture actuelle des consommations alcooliques d'hier. Ce n'est qu'à ces conditions qu'il devient possible de tracer quelques frontières entre le mythe et la réalité du rapport au pinard entretenu par les combattants bretons sur le front.

¹ « Hommage au vin » du maréchal Pétain du 27 juillet 1935, p. 173, in FOUQUET P. et DE BORDE M., *Le roman de l'alcool*, Seghers, 1986, 334 p. [coll. Médecine et histoire]

² LEGRAIN D^r M., *Les grands narcotiques sociaux*, Paris, Maloine, 1925, p. 136 sq.

³ GRAND R., « Les Routiers Bretons pendant la Guerre de Cent Ans », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1924, t. 5, p. 53.

L'ivrognerie du poilu breton, une représentation stéréotypée

Lorsqu'on s'intéresse au boire des Bretons au front, on est évidemment tenté de chercher une spécificité, surtout quand on lit certains témoignages peu amènes à leur rencontre. Il faut pourtant se garder de conclure trop vite. Comme le rappelait récemment Yann Lagadec, il convient d'avoir « à l'esprit l'essentiel : sur bien des aspects, l'expérience des poilus bretons ne se distingue en rien de celle des autres combattants français au cours des années 1914-1918⁴ ». Cela vaut aussi pour ce qui concerne le boire et ses excès, quand bien même les Bretons ont pu conserver certaines pratiques, en particulier d'ivresse, auxquelles ils étaient coutumiers avant la guerre⁵.

Le poilu breton, un ivrogne ?

Chacun connaît la description peu flatteuse que fait Marc Bloch de ces « territoriaux venus des dépôts de Bretagne » qui viennent compléter les rangs de son régiment en décembre 1914 : que voilà en effet de « bien médiocres guerriers. Vieillis avant l'âge, ils semblaient déprimés par la misère et par l'alcool⁶ ». Ce n'est évidemment pas la seule description du genre : le penchant pour l'ivresse des Bretons est en effet souvent mis en avant.

Dans son roman publié au début des années 20, *Françoise au calvaire*, l'historien médiéviste et homme politique Pierre Champion, brosse un portrait sensiblement identique des Bretons. Lui qui a gagné ses galons de lieutenant sur le front avant d'être nommé secrétaire de Lyautey en 1917, souligne « leur bonheur » à « bavarder inlassablement en breton » et « à retrouver leurs camarades », des « retrouvailles » qu'ils « fêtent dignement », c'est-à-dire par quelques excès, « après les jours passés à l'avant ». « Une relève avec les Bretons », écrit-il se remémorant sans doute quelques scènes dont il a été lui-même témoin, « évoque certains aspects d'un soir de pardon » :

« Dès l'après-midi, nos soldats errent à travers le village, certains, l'air vague, titubant déjà, déambulant dans leurs pauvres costumes [...] je reconnais les trognes rouges des incorrigibles, les faces blêmes des voyants alcooliques qui entendront aux tranchées des voix de femmes et le chant de pianos imaginaires. La viande saoule tangué ce soir⁷. »

Ce penchant pour l'ivresse, on le retrouve minutieusement décrit par Louis Barthas, tonnelier et militant socialiste originaire de l'Aude. Lors du premier contact qu'il a avec les Bretons du 248^e régiment d'infanterie de Guingamp qu'il rejoint en Argonne en novembre 1917, ceux-ci se montrent à la hauteur de leur réputation. Ils ne sont que deux dans l'escouade pour le recevoir « complètement saouls et cela paraît-il depuis trois jours ! » C'est peut-être ce qui le pousse ensuite à s'intéresser de près à cette « passion des Bretons pour l'alcool et le vin », passion « qui les conduisait à l'ivresse chaque fois qu'ils en avaient les moyens et l'occasion ». Suivent diverses anecdotes pour illustrer cette réalité, et ses conséquences néfastes, quand l'un ou l'autre des

⁴ LAGADEC Y., « L'approche régionale, quelle pertinence ? Le cas des combattants bretons dans la Grande Guerre », p. 31 in BOURLET M., LAGADEC Y. et LE GALL E. (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 250 p. [coll. Histoire].

⁵ Cf. FILLAUT T., *Les Bretons et l'alcool (XIX^e-XX^e siècle)*, Rennes, éditions de l'ENSP, 1991, 352 p.

⁶ BLOCH M., *Souvenirs de guerre. 1914-1915*, Paris, A. Colin, 1969, p. 45 [Cahiers des Annales, Volume 26]

⁷ CHAMPION P., *Françoise au calvaire*, Paris, Bernard Grasset, 1924, p. 494 et passim.

ivrognes sort son arme et se met à tirer sans prêter attention à ses camarades ou met le feu à sa couchette et à celle de ses voisins. Le portrait ne serait pas complet sans une observation tout aussi courante : « les Bretons ne sont têtus, querelleurs, batailleurs, insociables que quand leur cerveau est troublé par les vapeurs de vin ou autres mixtures fermentées. En dehors de cet état anormal, ils sont doux comme des moutons, vaillants, et courageux comme des Gaulois, bons et dévoués⁸ ».

D'autres témoins, qui ont eu avec les paysans bretons des rapports plus directs, s'inscrivent dans le même registre. Par exemple, Louis Jacquelin, professeur d'origine bourguignonne élu maire SFIO de Quimper en 1912, qui, dans une lettre à son frère Charles, écrit en août 1916 :

« Depuis cinq jours, tous mes héros sont saouls ; ils courent les villages voisins, raflent le pinard, tombent dans les fossés [...] Ils sont là, gisants, recroquevillés, les bras en croix, le nez dans les feuilles sèches, poussiéreux, inertes et trois fois morts. C'est la rosée du matin qui les réveille vers 3 heures, ils rentrent se coucher en marchant sur les dormeurs. Se réveillent à la soupe, retournent au pinard, s'endorment, se réveillent, boivent encore, vomissent, retombent et recommencent et continuent⁹. »

Ainsi, au fil de ces écrits, se dessine le portrait du poilu Breton : sale, ivrogne, borné, taciturne. Et c'est d'ailleurs souvent par opposition à ce stéréotype que sont décrits quelques personnages comme « ce grand Noëllec » que côtoie en septembre 1915 Alfred-Mary Job, lieutenant au 16^e bataillon de chasseurs à pied : Noëllec, c'est en effet « un brave garçon [...] de la classe 1915. Breton têtue, physionomie impossible, causant peu, riant moins, toujours la chique à la bouche. Il était sympathique à tous par son sérieux et sa bonté... il faisait son travail, silencieusement, et il était toujours propre ». Et si « tous l'aimaient bien », c'est sans doute parce qu' « il était sobre, il était pieux¹⁰ ».

Les Bretons, des soiffards parmi d'autres

Les Bretons, tant s'en faut, ne sont pas les seules cibles de cette vision manichéenne de l'alcoolisme. Normands et nordistes sont tout autant concernés. Les exemples abondent, qui font de tous des adeptes invétérés de la dive bouteille. Citons Francisque Parnet qui, dans une lettre qu'il adresse au président de l'Alarme, Jean Finot, n'y va pas par quatre chemins à propos des « Bretons et des gars du Nord, qui se battaient très bien quand ils n'étaient pas ivres¹¹. » Le portrait que brosse le parisien Gaston Lavy des « paysans de la Basse-Normandie, croquants n'ayant jamais quitté leur glaise, épais, rustres, bornés, jaloux et méchants » n'est pas davantage flatteur que celui que croque Louis Barthas des bas-Bretons : « leurs conversations ne portent que sur leurs beuveries et plus d'un se vante de ne pas dessouler durant toute leur permission¹² ». Quant à Barthas, il évoque également la figure du nordiste alcoolique, sous les traits d'un Calaisien qui rejoint son escouade en juillet 1915 : « il aurait

⁸ *Les cahiers de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La Découverte, 2003, p. et passim [coll. Poche].

⁹ JACQUELIN C., *De la rue d'Ulm au Chemin des Dames. Histoire d'un fils, trajectoire d'un homme, 1902-1918*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 241.

¹⁰ JOB A.-M., *Notes d'un chasseur à pied (1915-1917)*, Toulouse, E. Privat, 1922, p. 63 sq.

¹¹ Extraits de correspondance in *L'Alarme*, 1916, juillet, n° 2, p. 4.

¹² LAVY G., *Ma grande Guerre. Récit et dessins*, Paris, Larousse, 2004, p. 260 et passim.

fait un bon soldat s'il n'avait pas eu un faible pour le "pinard" ou pour toute autre boisson fermentée, ce qui le conduisait souvent à l'ivresse¹³ ».

Au demeurant, l'ivresse, sinon l'ivrognerie, n'est l'apanage ni des Bretons, ni des Normands ou des nordistes. Octave Béliard évoque ainsi des ivresses collectives au printemps 1915 chez les hommes du 66^e régiment d'infanterie, basé à Tours, qui, « dans l'intervalle des attaques, n'étaient pas tenus par une sévère discipline¹⁴ ». Et dans les décisions de commandement du 118^e régiment d'infanterie territoriale d'Avignon, figurent de nombreuses punitions pour ivresse dans le courant de l'automne 1914, par exemple 15 jours de prison infligés à un 2^e classe de la 5^e Compagnie pour avoir « été ramené au poste de police en état d'ivresse » ou 8 jours à cet autre 2^e classe de la 8^e Cie parce qu'il « était dans un état d'ivresse tel qu'il n'a pu se mettre en route et a dû être porté au poste de police¹⁵ ». Et si l'ivresse n'est pas nécessairement un motif mis en avant par les tribunaux militaires, il est probable que les alcoolisations excessives aient pu expliquer bien d'autres poursuites dans la mesure où, par exemple, sur les 1700 motifs de jugements qui conduisent des soldats appartenant à la 3^e division d'infanterie devant le conseil de guerre d'août 1914 à mars 1919 « une large majorité des prévenus (67 %) sont jugés pour désertion ou abandon de poste, proportion énorme au regard de la soixantaine de crimes et délits prévus par le Code de Justice militaire¹⁶ ».

De fait, nombreux sont ceux, notamment chez les officiers et sous-officiers, qui déplorent l'ivrognerie ambiante dans les cantonnements et les tranchées, par exemple Henri Barbusse qui, dans une lettre à sa femme de février 1915, note que « la nuit a été mouvementée par une histoire de pochards qui sont venus faire du foin dans la chambre-dortoir jusqu'à 2 heures du matin » et il ponctue l'anecdote en soulignant : « on ne dira jamais tous les méfaits du pinard¹⁷ ». Ou bien le capitaine Jules Jeanbernat au tout début du mois de janvier 1915 :

« Ils boivent à l'excès quand ils ont du vin, de ce vin qu'ils aiment par-dessus tout, et leur cerveau se ressent quelquefois de leur intempérance : ils sont rendus alors bruyants, au détriment souvent de notre sûreté, toujours de notre tranquillité¹⁸. »

Reste qu'on retrouve souvent dans ces récits les représentations stéréotypées du boire de l'époque, opposant les bonnes et les mauvaises boissons, le buveur de vin méridional tempérant au buveur de cidre normand ou breton alcoolique, le col blanc consommateur raisonné à l'ouvrier buveur excessif. Nombre de témoins – beaucoup d'instituteurs et de professeurs de lycée qui ont en commun d'avoir été conviés par les instructions ministérielles à se faire les ardents protagonistes de la lutte antialcoolique – s'inscrivent dans le droit fil du tableau d'antialcoolisme du D^r Galtier-Boissière que l'on utilise dans les écoles depuis la fin des années 1890. Bref, le soiffard, c'est toujours l'autre et les Bretons ne portent pas un regard plus bienveillant sur leurs camarades des autres régions. Ainsi pour Eugène Perrier, ouvrier de la chaussure à Fougères, si « le jeu, le vice, l'ivrognerie [...] règnent » dans

¹³ *Les cahiers de guerre de Louis Barthas, op.cit.*, p. 162 et passim.

¹⁴ BÉLIARD O., « Sur le canal de l'Yperlée (26 avril- 5 mai 1915) », p. 197, in O. CHRISTIAN-FROGÉ (dir.), *La Grande Guerre, vécue, racontée, illustrée par les combattants*, Paris, Lib. A. Quillet, 1922, t. 1.

¹⁵ Cf. *Historique du 118^e régiment territorial*, Avignon, Imp. Rullière frères. Extraits des volumes des décisions présentés en ligne sur le blog 118^e RIT.

¹⁶ SAINT-FUSCIEN E., « Les prévenus des conseils de guerre : "mauvais soldats" ou "combattants ordinaires" ? » in PROCHASSON C. et TURCANU F. (coord.), *La Grande Guerre. Histoire et mémoire collective en France et en Roumanie*, New Europe College - Institut d'études avancées, Bucarest, 2010 [en ligne sur centenaire.org]

¹⁷ BARBUSSE H., *Lettres de Henri Barbusse à sa femme, 1914-1917*, Paris, Flammarion, 1937, p. 76.

¹⁸ JEANBERNAT J., *Lettres de guerre (1914-1918)*, Paris, Plon-Nourrit, 1920, p. 83.

le corps d'aérostiers où il se trouve, cela s'explique parce qu'il s'agit de « gens qui ne sont guère de nos provinces catholiques, ce sont des gens du Nord, de la Beauce et du Midi¹⁹. »

Ceci étant, le stéréotype du poilu ivrogne, et notamment du poilu breton, revêt comme tout stéréotype une part de vérité. Les départs et retours de permissions, les relèves et les temps de repos à l'arrière sont en effet marqués par des excès et par une ivresse qui peut être à la fois, pour reprendre la typologie de l'alcoolisation que dresse François Cochet²⁰, une réponse au danger et « de compensation des vrais combattants » pour ceux qui montent en première ligne ou en reviennent. L'attention portée au pinard – la passion même chez certains – existe bel et bien mais, là encore, elle doit être située dans le contexte de l'époque.

Boire au quotidien : la place du pinard

À côté des excès épisodiques, il convient de faire une juste place au boire quotidien, pour étancher sa soif, pour agrémenter son repas. Si la distribution de 6,25 centilitres d'eau-de-vie chaque jour au titre de la ration obligatoire a souvent marqué les esprits, celle de vin mérite davantage l'attention.

Une disponibilité croissante au front

En vertu d'un décret d'octobre 1892 sur le service intérieur des troupes d'infanterie, l'eau devait être la boisson habituelle du soldat, mais le vin pouvait être exceptionnellement servi pour améliorer le régime alimentaire lorsque les fonds de l'ordinaire le permettaient. Une circulaire de 1901 recommandera même d'en généraliser l'usage autant qu'il était possible. Bientôt, toutes les rations d'exercice et de campagne compteront journalièrement 25 cl de vin et 6,25 cl d'eau-de-vie, règle que les circulaires ministérielles sur l'alimentation en campagne confirmeront durant la guerre. Ainsi, pour les troupes engagées au combat qui reçoivent une « ration forte », le quart deviendra fillette (37,5 cl) en vertu d'une dépêche ministérielle du 16 février 1915. Puis, en fin juillet 1916, le sous-secrétaire d'État à l'intendance annoncera que dès le 1^{er} septembre, l'attribution à titre gratuit et obligatoire du demi-litre de vin aux troupes combattantes sera assurée²¹.

Il ne s'agissait là que des rations obligatoires et gratuites. À celles-ci, s'ajoutaient les quantités mises à disposition des ordinaires à titre remboursable. D'abord limitée à un demi-litre pour des raisons financières et de mauvaises récoltes en 1915, la ration totale sera portée à trois quarts de litre en 1917 puis finalement à 1 litre en 1918. Dès le début janvier 1918, le ravitaillement se dit « en effet en mesure d'assurer aux troupes en campagne la distribution d'un litre de vin par homme et par jour, soit un demi-litre à titre gratuit et le surplus à titre remboursable²² ». Mais ces quantités mises à disposition des troupes à titre gratuit et remboursable ne suffisaient pas toujours comme le souligne un soldat du 68^e RI à l'automne 1917 :

¹⁹ Lettre d'Eugène Perrier du 12 avril 1916, citée par GESLIN A., *La correspondance chez les poilus du Pays de Fougères*, Maîtrise Histoire Paris 4, 2005, p. 84.

²⁰ COCHET F., « 1914-1918, l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°222, 2006/2, pp. 19-32.

²¹ Cf. FILLAUT T., *Le Pinard des poilus*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2014 [Coll. Addictions, Plaisir, Passion, Possession].

²² « Un litre de vin par jour aux poilus », *L'Ouest-Éclair*, 16 janvier 1918, p. 2.

« Les hommes ont tendance à boire de plus en plus de vin. Indépendamment du demi-litre réglementaire et des achats faits sur les bonis, ils en achètent encore sur leurs deniers, de manière à avoir un demi-litre à chaque repas, ce qui n'empêche pas beaucoup d'entre eux d'aller encore chez les cabaretiers lorsqu'ils sont au cantonnement²³. »

À ces distributions quotidiennes, s'ajoutent les distributions exceptionnelles à l'occasion de tel ou tel événement ou victoire : la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche le 28 août 1916 sera par exemple saluée dans la Somme par un doublement de la ration de vin du jour. Il y a aussi le vin chaud (25 cl de vin + 10 g de sucre) que l'on décide de distribuer en fin 1917 aux soldats avant les offensives.

Que l'on ait pu envisager d'attribuer un quart puis un demi-litre de vin à titre obligatoire quotidiennement, voire permis aux soldats d'obtenir aisément jusqu'à un litre à la fin de la Guerre, peut surprendre aujourd'hui. On y verra certes le poids des lobbys viticoles, mais se contenter de cette analyse serait une erreur. En effet, le vin est alors paré de vertus alimentaires et sa consommation modérée apparaît même comme un excellent moyen d'améliorer la ration alimentaire du soldat en campagne tout en le préservant de l'alcoolisme. L'un de ceux qui attirent l'attention des diverses académies sur de tels avantages est le D^r Émile Vidal d'Hyères, auteur de nombreux travaux sur l'héliothérapie et la tuberculose. À l'Académie d'agriculture, il emporte par exemple l'adhésion de Jules Méline, qui sera nommé ministre de l'Agriculture quelques mois plus tard. À l'Académie de médecine, c'est le chimiste Armand Gautier qui s'en fait le héraut. Après avoir démontré scientifiquement que la ration officielle est inférieure aux besoins des combattants et insisté sur son déséquilibre, car « trop riche en viande et par conséquent trop pauvre en légumes », il suggère de l'améliorer par des « additions diverses en graisse et légumes secs préalablement cuits » et de la compléter par « d'autres sources, [...] les boissons fermentées surtout ». Puis, après avoir pesé le pour et le contre de ces divers compléments, il en tire la conclusion qui pour lui s'impose :

« Donner du vin à nos soldats à la dose modérée de 50 à 75 centilitres par jour dans les conditions où ils combattent, c'est leur éviter bien des maux, refroidissements, bronchites, pneumonies, diarrhées, rhumatismes, gelures... ; c'est épargner à l'État bien des jours d'hôpital ; c'est conserver nos hommes, c'est entretenir leurs forces et leur entrain ; c'est les détourner de l'abus de l'alcool²⁴. »

D'éminents membres de l'Académie lui apporteront leur soutien, par exemple le P^r Louis Landouzy, ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, qui n'hésite pas à élargir le débat en prônant un usage plus étendu du vin, notamment pour la classe ouvrière. Quant à ceux des membres et correspondants qui se montrent réticents à l'augmentation de la ration de vin et réfutent la théorie du vin-aliment, ils voient leurs arguments balayés. Au final, le vœu adopté le 24 août 1915 cherche, sans vraiment y réussir, à ménager les uns et les autres.

« L'Académie émet le vœu que le vin naturel soit introduit en quantité modérée, aux mêmes doses que dans la Marine, dans la ration réglementaire du soldat, et que des précautions

²³ Cité par NICOT J., *Les Poilus ont la parole. Dans les tranchées : lettres du front (1917-1918)*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2003, p. 48.

²⁴ GAUTIER P^r A., « Dans la ration actuelle du soldat en campagne, il faut diminuer la viande et augmenter les légumes et le vin », *Bulletin de l'Académie de médecine*, 2^e série, t. 74, 1915, p. 12.

soient prises pour que, là où l'Administration en fournira aux militaires, ceux-ci ne puissent en consommer ailleurs²⁵. »

Le débat rebondira quelques mois plus tard à l'occasion de la rédaction d'une notice sur les dangers de l'alcoolisme destinée à être distribuée aux soldats. Entre ceux qui sont favorables à y voir l'utilité du vin mise en avant, et ceux qui s'y opposent, les échanges seront vifs. Finalement, le texte de la notice adopté avalisera le fait que seul « l'alcool est entièrement nuisible » tandis qu'il est possible de consommer sans danger des boissons fermentées sous condition que la dose soit modérée et prise au repas ; pour le vin, la notice donne même la norme à ne jamais dépasser : « un litre par vingt-quatre heures, et uniquement en mangeant²⁶ ».

Vive le pinard ! Par choix et par défaut

Sanitairement, rien ne s'opposait à la distribution du quart de vin aux soldats, puis à son augmentation au cours de la guerre. Il n'est donc pas étonnant que, pour nombre de témoins, le pinard ait occupé une place centrale dans la vie du poilu. C'est par exemple ce qu'écrit Jules Isaac dans une lettre qu'il adresse du front à son épouse en septembre 1915. « La chasse au pinard est depuis le début de la guerre la principale occupation des poilus²⁷ », lui indique-t-il.

Pour le territorial breton, plus habitué au cidre qu'au vin, le premier contact avec le pinard ne pouvait que marquer. Ambroise Harel, originaire de Langon, explique par exemple au tout début de ses mémoires que c'est en arrivant à Oiry, près d'Épernay, en mai 1915, qu'il entendit pour la première fois ce fameux terme : « tout le monde "se pinardait" ! », écrit-il, avec un pinard « très bon » même si ce n'était pas du champagne. « La grange du cantonnement, tous les soirs », précise-t-il ensuite, « avait du mal à s'endormir, les chansons succédaient aux chansons, les bidons succédaient aux bidons !²⁸ »

Comme bien d'autres de leurs camarades, certains poilus bretons n'hésiteront d'ailleurs pas à prendre des risques pour du *rab* de pinard ou de gnôle. Ambroise Harel relate un tel épisode où « quelques poilus [...] payèrent de leur vie » leurs « tentatives de sauvetage » de quelques *kilos* de pinard et bidons de gnôle entreposés dans « une espèce de magasin de ravitaillement²⁹ », abandonné entre les lignes.

Conclure de tels témoignages à une dépendance massive des troupes à l'alcool, contractée sur le front, serait certainement une erreur. La recherche d'ivresse, la satisfaction malade d'une addiction n'expliquent pas nécessairement pourquoi le pinard était si recherché. Il en est une autre qui est tout aussi, sinon, plus importante : la soif et l'impossibilité de la satisfaire. Car si les récits de combattants évoquent souvent le pinard, ils mentionnent tout autant la question de l'eau de boisson qui fait souvent cruellement défaut en première ligne. « Mon Dieu, que j'ai faim et soif », note au détour de ses carnets de guerre le lieutenant Joseph Clément, originaire de la Bouillie et qui a été mobilisé au

²⁵ « Discussion du rapport de M. Gilbert Ballet sur l'introduction du vin et des boissons hygiéniques dans la ration normale du soldat », *Bulletin de l'Académie de médecine*, 3^e série, t. 74, 1915, p. 215.

²⁶ « Discussion du rapport de M. Letulle sur la distribution dans l'Armée d'une notice sur les dangers de l'alcoolisme », *Bulletin de l'Académie de médecine*, 3^e série, t. 75, 1916, p. 94 et *passim*.

²⁷ « La chasse au pinard », 5 septembre 1915 in Jules Isaac, *un historien dans la grande guerre: Lettres et carnets, 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004, 312 p.

²⁸ HAREL A., *Mémoires d'un poilu breton*, Langon, chez l'auteur, non daté, p. 20 et *passim*.

²⁹ *Ibid.*, p. 167.

76^e Régiment d'Infanterie Territoriale de Vitré : « Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir un peu d'eau fraîche³⁰ », complète-t-il. « Je viens de passer vingt-quatre heures au feu sans boire ni manger et tirer constamment³¹ », écrit de Belgique en octobre 1914 le finistérien Henri Deniel à son épouse.

De fait, comme le souligne Sébastien Perrolat, « seuls les secteurs les plus calmes et les mieux organisés disposent d'une eau javellisée déclarée potable³² ». Si bien que si les uns meurent pour du pinard ou de la gnôle, il arrive tout autant que d'autres meurent pour l'eau, tel Joseph Belan, « un gentil Breton de Tinténiac », « un bon et brave soldat, courageux, dévoué, toujours prêt à rendre service à tous³³ », qui, en mai 1917, est touché par un obus en revenant de la fontaine où il était allé chercher de l'eau pour son escouade.

En outre, faute d'approvisionnement, beaucoup en sont réduits à boire l'eau qu'ils peuvent trouver, quelle qu'en soit l'origine. Divers récits évoquent des équipées nocturnes pour quelques bidons dans une mare ou un trou d'eau repéré quelques heures auparavant. On en trouve sous la plume de l'arrière-petit-fils de Victor Hugo, le sous-lieutenant Jean Hugo lorsqu'il se trouve à Verdun en 1916. Ou sous celle de Maurice Laurentin qui, lorsque le jour se lève, prend conscience que la marre où il était allé chercher une eau fraîche appréciée par ses camarades, plusieurs cadavres y gisaient. Originaire de Bager-Pican, Laurent Couapel se fait également l'écho de tels faits lorsqu'il se trouve dans le secteur des Épargés (Meuse) en 1915 : « Au retour d'une marche où nous avons absorbé de l'eau puisée dans un puits où il y avait des cadavres, beaucoup ont été pris de coliques. J'étais du nombre.³⁴ »

Bref, le manque d'eau potable et son mauvais goût ne donnaient guère envie d'en boire. Cela se comprend à lire quelques lignes du député du Finistère, Georges Le Bail, rédigées après à une visite sur le front en 1915 :

« L'eau qu'on leur sert dans le pays inondé est jaunâtre. Quand on l'a traitée au permanganate, elle devient rose, sans pour autant donner envie de boire.³⁵ »

Même de médiocre qualité, le vin ne pouvait que lui être préféré, y compris de ceux qui n'en faisaient guère usage dans la vie civile, à l'instar de ce sergent engagé à Verdun qui ressent comme d'autres les affres de la privation de pinard :

³⁰ CLÉMENT J., COTTE J. P., PRIGENT J., RICHARD R., *Carnets de guerre d'un officier d'infanterie territoriale: Lieutenant Clément Joseph, au 76^e R.I.T. (5 octobre 1914 au 20 novembre 1918)*, Association Bretagne 14-18, 2006, p. 84.

³¹ Extrait *La Brigade des Jean Le Gouin / Georges Le Bail* reproduit sur musée de tradition des fusiliers-marins (Lorient) http://musee.fusco.lorient.free.fr/biofusco_base1418_deniel_henry.htm

³² PERROLAT S., « 1914-1918 : la chair à canon. Le corps face aux réalités de la guerre », p. 234 in CHAUVAUD F. (dir.), *Corps saccagés : une histoire des violences corporelles du siècle des Lumières à nos jours*, Rennes, PUR, 2009.

³³ LAURENTIN M., *Le sang de France : récits de guerre d'un officier de troupe, 1914-1918*, Bloud et Gay, 1919, p. 243.

³⁴ Souvenirs de la guerre de Laurent Couapel. 106e, 155e régiment d'infanterie, 7e d'artillerie (www.chtimiste.com/carnets/couapel.htm).

³⁵ LE BAIL G., *La Brigade des Jean Le Gouin ; Histoire documentaire et anecdotique des fusiliers-marins de Dixmude. D'après des documents orig. et les récits des combattants*, Paris, Perrin, 1917, p. 294.

« Moi-même, je n'y étais pas insensible, qui ne bois point de vin à table, sauf exception ; mais en beaucoup d'endroits l'eau était si mauvaise (ou si suspecte) que ma part de vin m'était devenue aussi précieuse qu'aux camarades.³⁶ »

Du pinard à l'œnilisme, la difficile mesure des effets pervers de la Guerre

Ivrognerie, accoutumance et dépendance : le croisement des témoignages laisse entrevoir les possibles effets pervers de la distribution de vin aux troupes. Pour autant, doit-on balayer d'un revers de main d'autres témoignages qui relativisent les alcoolisations au front. D'évidence, la vérité se situe entre les deux.

Les visions contradictoires de l'alcoolisme pendant la Guerre

La difficile appréciation de l'alcoolisation des soldats au front et de ses conséquences tient largement aux conceptions qu'ont les contemporains des dangers de l'alcool. Celles-ci puisent leurs racines dans les premiers grands travaux épidémiologiques sur l'alcoolisme réalisés en France dans les années 1870 et 1880, travaux qui opposaient la France méridionale, acquise au vin et manifestement tempérante au regard des indicateurs (nombre d'aliénés alcooliques, cas d'ivresse publique, crimes et délits divers...) et des connaissances alcoologiques de l'époque, à la France septentrionale qui, préférant le cidre et la bière dont les consommateurs « corrigent [la] froideur... avec de l'eau-de-vie³⁷ », réunissait tous les symptômes de la déchéance alcoolique. Comme par ailleurs, d'autres études montraient que l'essor de l'aliénation alcoolique et des crimes dus à l'alcool était contemporain du développement des alcools industriels, tous les ingrédients étaient réunis pour faire du vin le meilleur allié de la lutte contre l'alcoolisme. La distribution du pinard aux troupes s'inscrit dans cette logique, « le meilleur moyen de combattre l'alcoolisme [étant] de conseiller l'usage du vin qui est un aliment réparateur, une boisson hygiénique et tonique, un excitant nerveux³⁸ ».

Pointant leur regard exclusivement sur les spiritueux, les contemporains négligent, ou pour le moins sous-estiment, le rôle du vin comme facteur d'alcoolisme. Ils sont d'autant plus portés à le faire que les constats établis par différents aliénistes pendant et après le conflit les confortent en ce sens. Pour Georges Dumas, professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne et médecin-major aux armées, par exemple, « d'une façon générale, on peut dire que la guerre a entretenu et aggravé beaucoup plus d'alcoolismes anciens qu'elle n'en a créé de nouveaux » ; et selon lui, si certains ont « abusé du vin quand ils ont pu s'en procurer, chez les débitants ou ailleurs, en sus de la ration réglementaire, c'est que, depuis longtemps, ils étaient portés à des excès de ce genre.³⁹ » D'autres, comme René Charpentier ou Gatian de Clérambault, constateront une baisse des entrées pour alcoolisme dans leurs services au cours et à l'issue de la guerre et l'expliqueront par les mesures

³⁶ « Deux semaines sous Verdun (21 février-7 mars 1916) Récit d'un sergent du 34^e R. T. Témoignage recueilli par Marc Le Goupils », p. 354 in *Les Archives de la Grande Guerre*, 2^e année, t. V, 1920.

³⁷ POUCHET G., *Leçons de pharmacodynamie et de matière médicale*, O. Doin, 1901, p. 364.

³⁸ *Le Guide médical (Bréviaire médical) du soldat*, Paris, Au Journal des médecins, 1916, p. 46.

³⁹ DUMAS G., *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*, Paris, F. Alcan, 1919, p. 21 et *passim*.

prises pour lutter contre les spiritueux, comme l'interdiction de l'absinthe, ou pour contrôler les débits de boissons. Mieux, une grande enquête lancée par le ministère du Travail en 1923 renforcera l'impression d'une baisse généralisée de l'alcoolisation des ouvriers dans tout le pays⁴⁰.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'avec les quantités d'alcool disponibles, pinard et gnôle, et dans les conditions de tension vécues par les combattants, nombre d'entre eux sombrèrent dans une dépendance physique et psychique, qui n'a pas toujours repérée comme telle. Pour Jean Lépine, il n'y a pas de doute :

« Les hallucinations visuelles, jointes à une certaine excitabilité coléreuse, ou bien des idées subites de persécution vindicative avec impulsions, la prédominance nette des troubles pendant la nuit, la congestion qui monte au visage par bouffées, l'œil mauvais et la moustache en broussaille, tout cela fait penser à l'alcool. Mais il est si souvent présent sans qu'on s'en doute ⁴¹ ! »

Enfin, l'on peut aussi penser qu'un certain nombre d'alcoolisés ont péri sur les champs de bataille même si certains pouvaient miraculeusement en réchapper, comme le *pochard* évoqué par Paul Duval-Arnould dans ses carnets qui, totalement inconscient, fanfaronne entre les lignes :

« [...] Le pochard était debout, au sommet, son mousqueton au poing, invectivant à perdre haleine les Allemands.
C'était absolument fou ; les balles, les éclats, les branches cassées pleuvaient autour de lui.⁴² »

Au pinard, les Bretons reconnaissants ?

Du côté des Bretons, les conséquences sanitaires de la consommation régulière, et parfois abusive, de vin au front sont difficilement mesurables. Les statistiques de causes de décès et les données hospitalières de l'Entre-deux-guerres sont au mieux imprécises et incomplètes, au pire inexistantes, et n'apportent donc pas d'informations suffisamment pertinentes. Les rapports annuels des médecins-directeurs des asiles d'aliénés, bien qu'évoquant souvent l'importance de l'alcoolisme comme cause d'admission, ne font pas le lien entre ces admissions et d'éventuelles habitudes acquises pendant la guerre.

Ceci étant, le front aura été un formidable moyen de promotion pour le monde viticole. Alors que les producteurs de cidre n'y trouvèrent guère de débouchés, les producteurs de vin, fortement appuyés par des élus du Midi, profitent de cet effet d'aubaine que représente l'approvisionnement des troupes. Et tous d'attendre que « nos poilus, rentrés dans leurs foyers », notamment ceux des régions non productrices, deviennent des « consommateurs et propagandistes du "pinard"⁴³ ». Ils pouvaient l'espérer en comparant la ration réglementaire d'un combattant à la fin de la guerre (au

⁴⁰ Cf. FILLAUT T., « La lutte contre l'alcoolisme dans l'armée pendant la Grande Guerre : principes, méthodes et résultats », pp. 141-152, in GUIGNARD L., GUILLEMAIN H. et TISON S. (dir.), *Expériences de la folie. Criminels, soldats, patients en psychiatrie (XIX-XX^e siècles)*, Rennes, PUR, 2013, 328 p.

⁴¹ LÉPINE J., *Troubles mentaux de guerre*, Paris, Masson, 1917, p. 93 [Collection horizon; précis de médecine et de chirurgie de guerre]

⁴² DUVAL-ARNOULD P., *Crapouillots : feuillets d'un carnet de Guerre*, Plon-Nourrit, 1916, p. 62.

⁴³ ROUSSEAU E., « Effets de la propagande du Vin par les Armées sur le Front » p. 159 in *Semaine nationale du vin. Compte rendu des travaux. Paris 13-18 mars 1922*, Paris, impr. Dubois et Bauer, 1922

bas mot, 180 litres par an) avec la consommation moyenne nationale de vin à la veille de la guerre : dans les départements bretons, exception faite de la Loire-Inférieure, elle ne dépassait pas 30 litres par personne ; même à Brest, qui en consommait davantage, la consommation imposée ne frisait guère que les 80 litres par habitant.

Les espoirs du lobby viticole seront vite déçus. À l'extérieur, les débouchés prometteurs de l'Amérique du Nord sont compromis par la prohibition. À l'intérieur, malgré les statistiques encourageantes du commerce du vin dans les départements de l'Ouest, le cidre demeure, et de loin, la boisson des paysans et des ouvriers. Ceux-ci, qui ont à leur disposition un produit abondant et bon marché, reprennent en effet des habitudes dont les combattants avaient eu parfois la nostalgie lorsqu'ils étaient sur le front. On trouve mention de cette nostalgie dans des lettres de Pierre Chapron et de Pierre Blanchet qui seraient bien contents, pour le premier, « de revoir St Ouen et ses habitants pour boire un coup de cidre » (15 juin 1915) et, pour le second, de « voir un peu la famille et [...] boire une bonne bolée » (25 avril 1917) quand, pour sa part, Louis Roisille, le 10 novembre 1915, regrette de n'être point là pour ramasser les pommes, regret partagé par H. Gallais qui, quelques jours plus tard, aimerait que cela en finisse « et au plus vite pour qu'on s'en aille goûter à notre pauvre cidre et en faire du nouveau⁴⁴ ». Qui plus est, le cidre était un marqueur culturel : c'est parce qu'il est originaire de Saint-Evarzec et donc « en qualité de Breton⁴⁵ » que Michel Daniel se voit confier la transformation en cidre de pommes récoltées dans l'arrière-front picard en 1915.

Dans ce contexte, le mythe du pinard « père la Victoire » devient un mot d'ordre commercial et les anciens combattants des prescripteurs à ne pas négliger. Dans la mesure où « le vin de France a bien mérité la reconnaissance nationale » et « fut peut-être le seul ami du poilu⁴⁶ », les associations sont appelées à la rescousse pour écouler une production nationale qui a retrouvé ses sommets d'avant-guerre, soit au bas mot quelque 45 millions d'hectolitres annuels en moyenne dans les années 20. À l'occasion de la Semaine du vin en 1922, l'on voit par exemple *La Voix du Combattant* reprendre à son compte la consigne lancée par Henry Chéron, ministre de l'Agriculture, d' « organiser, au-dedans et au-dehors, une véritable croisade en faveur du vin » afin de sauvegarder « l'âme même de notre patrie⁴⁷ ».

« Que tous les poilus français se soulèvent pour [...] défendre », le pinard : le mot d'ordre de *La Voix du Combattant* trouvera écho en Bretagne comme ailleurs à l'occasion des multiples assemblées locales d'anciens combattants et des commémorations de l'armistice. Dans les années 1930, *La Voix du combattant d'Ille-et-Vilaine* fourmille d'exemples de cette nature : c'est la section de Langon qui fête son 100^e adhérent par un quart de pinard en avril 1931, celle de Rennes qui la même année adopte le principe du quart de pinard de l'Armistice pour attirer davantage d'anciens à rejoindre ses rangs ou bien encore celle de Saint M'Hervé qui, à l'issue des cérémonies du 11 novembre 1932, est « invitée par ses élus à boire un vieux coup de pinard⁴⁸ ». Tout comme *Le cri du Poilu* du Morbihan : de l'AG du 15 mars 1933 à Plœmeur à la célébration du 11 novembre 1937 à Pluherlin, en passant par

⁴⁴ Cités par GESLIN A., *op. cit.*, *passim*.

⁴⁵ *Un Breton chez les zouaves 1915-1918. Carnet de Michel Daniel, 1er régiment de Marche de Zouaves. Mars 1915 - Juillet 1918*, Louviers, Ysec Éditions, 2007, p. 42.

⁴⁶ LEGRAIN D' M., « Pinard ! Patrie : mot d'ordre », *Annales antialcooliques*, janvier 1919, 17^e année, p. 3.

⁴⁷ « La semaine du vin et la propagande par les Combattants », *La Voix du Combattant*, 19 mars 1922, 4^e année, n° 138.

⁴⁸ *La Voix du combattant d'Ille-et-Vilaine*, rubrique vie des sections, février 1933, p. 1.

divers banquets comme celui d'avril 1933 à Lavaudan où « le pinard ne manquait pas⁴⁹ », chacun communique devant un verre de vin et reprend bien souvent en chœur quelques chansons à succès comme La Madelon ou le Pinard, toutes deux écrites par Louis Bousquet et popularisées sur le front par le comique troupier Bach.

Un autre aspect ne peut être négligé. Si les poilus Bretons prirent pour certains le goût du vin sur le front, ce fut celui d'un vin dont la médiocre qualité est unanimement décriée. Si les opérations d'achat et de coupages étaient théoriquement contrôlées par de « savants et réputés œnologues » dans le but « d'établir [...] un type à peu près uniforme de vin, suffisamment chargé en alcool pour supporter le transport sans subir d'altérations, et sans, pourtant, excéder un certain nombre de degrés⁵⁰ », à savoir 9°, cela ne garantissait pas pour autant la qualité du vin servi aux troupes dans la zone des armées. L'argot des combattants en témoigne et le mot pinard en est lui-même une illustration. Chacun semble en effet s'accorder sur le fait que le mot serait une « altération à valeur péjorative⁵¹ » du nom d'un cépage très courant, le pineau.

Au final, s'il faut attendre les Trente Glorieuses pour que le vin l'emporte véritablement sur le cidre pour des raisons qui tiennent autant, sinon davantage, à l'offre (mauvaise organisation du marché cidricole, révolution agricole, marché des vins d'Afrique du Nord) qu'à la demande, le vin devient de plus en plus à partir de l'Entre-deux-guerres un rituel de la sociabilité masculine, pour le moins en Basse-Bretagne. Confidences et souvenirs s'échangent devant un verre de « rouge ». Comme l'écrit Per-Jakez Hélias à propos de son père : « la Marne, Verdun, le Chemin des Dames, il n'en parlera jamais qu'avec ceux qui y sont allés comme lui. Et hors de portée des oreilles les plus indiscrettes⁵² ».

Enfin, s'il est difficile d'établir une causalité directe entre la montée de l'alcoolisme et les manières de boire sur le front, l'on ne peut point douter que, pour certains combattants, celles-ci engendrèrent une accoutumance, sinon une dépendance, aisément compréhensible au regard de leurs conditions, comme le constatait un brancardier du 62^e R. I. :

« Étant brancardier, je ne m'étais jamais douté de ce que pouvait souffrir un fantassin, et je comprends maintenant pourquoi ils se foutent de tout et aiment tant le pinard. C'est que l'on ne sait jamais si l'on sera encore vivant dans une heure, malgré que nous l'espérons toujours⁵³ ».

Nombre de signes, espaces et notes incluses (y compris titres et mention d'auteur) : +/- 41840

⁴⁹ *Le cri du Poilu - union nationale des combattants, fédération du Morbihan*, 1^{er} juin 1933.

⁵⁰ PHÉLIP G., « Le vin du soldat », *Le Pays de France*, 8 novembre 1917, p. 4.

⁵¹ DAUZAT A., *L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918, p. 60.

⁵² HÉLIAS P.-J., *Le cheval d'Orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, p. 64 [coll. Terres humaines].

⁵³ Cité par NICOT J., *op. cit.*, p. 249.